

GAUTIER DE COINCI

LES MIRACLES DE NOSTRE DAME

Édition bilingue. Texte établi, traduction, présentation et notes
par Gérard Gros, Françoise Laurent et Yannick Mosset



CHAMPION CLASSIQUES

HONORÉ CHAMPION

PARIS – 2026

INTRODUCTION

Marïons nous a la virge Marie !
Nus ne se puet en li mesmarïer.
Sachiez de voir, a li qui se marie
Plus hautement ne se puet marïer.
Livre I, *Chanson* 2, v. 28-31

Originaire du Soissonnais et, sans doute, du village de Coincy qui lui a donné son nom, Gautier entra en 1193, à l'âge de 15 ou 16 ans, comme moine à l'abbaye bénédictine de Saint-Médard, l'une des plus importantes et des plus anciennes abbayes de Soissons, avant de devenir en 1214 prieur à Vic-sur-Aisne, où était établie une petite communauté monastique de Bénédictins et où s'élevait dans la cour du château un prieuré dédié aux reliques de sainte Léocadie, martyre espagnole suppliciée au début du iv^e siècle. Entre 1233 et 1236, Gautier de Coinci occupa jusqu'à sa mort la charge de Grand Prieur de Saint-Médard-de-Soissons où il meurt le 25 septembre 1236¹. C'est sans doute durant la période qu'il passa à Vic-sur-Aisne qu'il composa son œuvre maîtresse, les *Miracles de Nostre Dame*, vaste collection de 58 récits en octosyllabes à rimes plates répartis en deux livres, et retraçant les miracles que la Vierge Marie a réalisés en faveur de celles et ceux dont elle a assuré le salut. Les récits miraculeux

¹ Voir Arlette P. Ducrot-Granderye, *Études sur les Miracles Nostre Dame de Gautier de Coinci. Description et classement sommaire des manuscrits, notice biographique, édition des miracles* D'un chevalier a cui sa volenté fu contée por fait apres sa mort et Coment Nostre Dame desfendi la cité de Costentinnoble d'après tous les manuscrits connus, Helsinki, 1932 (réimpr. : Genève, 1980), p. 140-141.

sont complétés, en outre, par des poèmes moralisants, des textes poétiques et des prières, soit un ensemble de près de 35 500 vers, où se mêlent écriture narrative et écriture lyrique, les *miracles* étant enchâssés dans des pièces lyriques, qui sont souvent des adaptations de chansons profanes réécrites principalement en l'honneur de Marie et pour servir son culte qui connaît son apogée au moment où Gautier prend la plume.

LE CULTE DE LA VIERGE

À l'origine du culte marial, écrit Débora González Martínez, il y avait une tradition biblique enrichie par les écrits des premiers auteurs chrétiens et par les textes apocryphes. Les références à Marie dans les écrits néotestamentaires étaient peu abondantes et sa présence se limitait à certains événements clés. Étant donné la faute d'informations officielles, la tradition s'est nourrie de la littérature apocryphe, qui portait plus d'attention au personnage, sa vie et son entourage².

Aussi le personnage de Marie, poursuit D. González Martínez, «se construit-il au cours des siècles dans un processus parallèle au développement du système théologique»³, où, dès les premiers siècles de notre ère, est notamment questionnée la double nature du Christ. Son assimilation à l'Église, en qualité d'épouse et de mère, apparaît dès le iv^e siècle, pour aboutir, lors du Concile d'Éphèse de 431, à la définition de Marie *Theotokos*, mère de Dieu. Il revient alors à l'Église d'Orient de lancer officiellement le culte marial en attribuant à Marie le titre d'impératrice et en faisant d'elle la protectrice de l'Empire byzantin. Si son culte commence à se diffuser en Occident dans le dernier tiers du v^e siècle avec la statuaire mariale et la découverte des icônes orientales et avec la progressive célébration au ix^e siècle de la Vierge «reine des cieux», il s'établit très tôt en Angleterre où il

² Débora González Martínez, «Sur la *translatio* de miracles de la Vierge au Moyen Âge. Quelques notes sur les *Cantigas de Santa Maria*», Fondation Maison des Sciences de l'Homme (FMSH-WP-2014-57), janvier 2014.

³ *Ibidem*.

trouve sans doute son origine, comme l'a montré Denis Hüe, «dans les contacts assidus qui ont existé entre les cathédrales anglaises et les monastères orientaux»⁴. Il se serait ainsi répandu en Occident grâce aux pèlerins de retour de Terre Sainte, et aurait été favorisé par la transformation de l'Église anglo-saxonne à la fin du VII^e siècle sous l'influence de l'archevêque de Cantorbéry, Théodore, lui-même d'origine grecque.

La fréquence des voyages anglais à Rome pendant toute la période anglo-saxonne, et les liens serrés avec la ville et la papauté, y compris au X^e siècle lorsque cette dernière connut un afflux de Grecs du Sud de l'Italie, notamment comme moines réformateurs, est bien connue. Il est donc plus que probable que la fête de la Conception soit arrivée en Angleterre, à Winchester capitale royale, à travers une de ces rencontres, soit personnelle soit à travers des livres en circulation⁵.

Dès le début du VIII^e siècle, Marie est célébrée en effet par quatre fêtes : la Purification, introduite par saint Augustin (597) ; l'Annonciation ; l'Assomption, grande fête de la Vierge, que le roi Alfred déclara chômée ; la Nativité dont il est question déjà chez Bède. Les édifications d'églises qui lui sont dédiées sont anciennes elles aussi et deviennent rapidement des lieux de pèlerinage : l'une fut fondée à Abingdon en 675, une autre à Evesham en 692, et les origines de Notre-Dame de Walsingham sont plus anciennes encore. À partir du X^e siècle, sous le roi Edgar, le culte marial va connaître un nouveau développement en raison de la réforme bénédictine mise en œuvre par Dunstan et Æthelwold, qui vont instaurer la fête de la Conception en Angleterre, et grâce aux nombreuses traductions en vieil anglais de récits apocryphes

⁴ Denis Hüe, «Guillaume le Conquérant et la Vierge», *Guillaume le Conquérant face aux défis. Études réunies par Huguette Legros*, Actes du colloque de Dives-sur-Mer des 17 et 18 septembre 2005 organisé par Claude Letellier, Orléans, *Paradigme*, 2008, p. 69-92, ici p. 71. Nous nous attachons plus particulièrement à l'Angleterre où le culte marial connut une large diffusion. Témoignent de sa précocité et de son importance – nous le rappelons par la suite – la composition en langue vernaculaire de deux œuvres en l'honneur de la Vierge : La *Conception* de Wace et le *Gracial* d'Adgar. Pour les références bibliographiques des deux textes, voir *infra*, notes 28 et 41.

⁵ *Ibid.*, p. 77.